

CINÉMA

Jalla! Dépêchons!
Page C 4



DISQUES

L'immense Isaac Stern
Page C 6

LE DEVOIR

CAHIER

CULTURE



PIERRE CRÉPO



ROCH LÉCOMTE



ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM



ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

De gauche à droite: *Post mortem* de Louis Bélanger en 1999, *Hochelaga* de Michel Jetté la même année et *L'Ange de goudron* de Denis Chouinard en 2001. Photo principale, Pascale Buisnières dans *La Turbulence des fluides* de Manon Briand, placé cette année en ouverture au FFM.

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL

Un tremplin pour le cinéma d'ici?



PIERRE CRÉPO

2 secondes de Manon Briand.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

On n'avait pas vu ça depuis six ans (avec *Pudding chômeur* de Gilles Carle): cette année, un seul film québécois atterrit en compétition au 26^e Festival des films du monde (FFM). Il s'agit bien entendu de *La Turbulence des fluides* de Manon Briand, placé en ouverture jeudi prochain. Alors les observateurs s'étonnent. On avait l'habitude ces dernières années de voir deux, trois longs métrages d'ici concourir pour le meilleur et pour le pire et se colletter avec la production internationale en récoltant parfois leur part de lauriers. Alors quoi? Panne de bons morceaux du cru? Pas nécessairement. Défection de certains distributeurs? En partie. Certains s'attendaient à retrouver en compétition *Le Neg* de Robert Morin ou *Histoire de Pen* de Michel Jetté. Christian Larouche, le distributeur de Cristal Films, à la barre de ces deux films, affirme qu'*Histoire de Pen* n'était pas terminé au moment de le présenter aux dirigeants du festival. «*En ce qui a trait au Neg, j'ai choisi de le sortir en octobre, à une date trop éloignée du FFM pour qu'il profite de l'impact du festival*», dit-il.

Le premier long métrage de Kim Nguyen, *Le Marais*, avec Gabriel Gascon et Paul Ahmarani, distribué par Film Tonic, sera lancé au festival de Toronto plutôt qu'au FFM. *The Baroness and the Pig*, long métrage haute définition enfanté par les studios de Daniel Langlois et réalisé par Michel MacKenzie trouvera aussi sa rampe de lancement dans le festival de la Ville reine avant d'atterrir au Festival du nouveau cinéma.

La percutante comédie *Québec-Mont-réal* de Ricardo Trogi aurait pu trouver sa place aussi en compétition, mais Alliance Atlantis Vivafilm l'a lancée sur les écrans en plein mois d'août en se passant du

FFM. Tout est question en ces matières de stratégies de distribution. Or celles-ci ne passent pas toujours par le Festival des films du monde.

Une bonne tribune

Au fil de ses éditions, le FFM a essuyé bien des critiques et son impact se voit remis en question d'un cru à l'autre. N'empêche... jusqu'ici, le rendez-vous de fin d'été a été jugé par le milieu comme une bonne rampe de lancement pour les œuvres québécoises avant tout... Du moins pour certaines d'entre elles.

Roger Frappier, producteur chez Max Films, vous dira que le FFM, dans le champ québécois, est un incontournable. «*C'est un festival très populaire auprès du public. Durant dix jours, il se crée ici une vie de cinéma qui profite à nos œuvres d'auteur.*» Max Films a produit *La Turbulence des fluides*. L'an dernier, un autre film de la maison, *L'Ange de goudron* de Denis Chouinard, partait le bal (tous deux en compétition). De fait, certaines boîtes de production paraissent mieux servies que d'autres au FFM. Cela dit, des films comme *2 secondes* de Manon Briand en 1998, *Post mortem* de Louis Bélanger en 1999 et la même année *Hochelaga* de Michel Jetté ont tiré un excellent parti de leur présence en compétition au FFM. Louis Bélanger s'y est fait un nom, du jour au lendemain, avec son *Post mortem*. «*J'arrivais de nulle part et le tremplin du festival m'a été très précieux. Le fait d'y avoir remporté le prix de la réalisation ainsi qu'un prix œcuménique fut une plus-value et un argument de vente auprès des télé*», déclare-t-il.

Pierre Latour, aujourd'hui producteur chez Film Tonic, se souvient à quel point déjà, en 1979, *L'Arrache-cœur* de Mireille Dansereau avait fait fureur au FFM lors de son passage en compétition et gagné une notoriété immédiate. «*Mais dans les autres sections, les films québécois ou autres se retrouvent en général noyés dans le nombre*», estime-t-il.

SUITE PAGE C 2: CINÉMA

«*Au lendemain du FFM, trop de films sortent en même temps et peuvent se nuire les uns aux autres. Par ailleurs, des cinéastes déjà reconnus, comme Robert Morin et Michel Jetté, ont moins besoin de la tribune d'un festival que des débutants.*»

Culture

CINÉMA

SUITE DE LA PAGE C1

Même en compétition, certains coureurs frappent pourtant parfois un mur. *Mariages* de Catherine Martin, film exigeant célébré par la critique l'an dernier (et lauréat du prix du meilleur scénario) n'a pas rencontré ensuite la large audience en salle qu'il méritait. Idem pour *L'Ange de goudron* de Denis Chouinard et pour *Une jeune fille à la fenêtre* de Francis Leclerc, en compétition aussi en 2001. Aucun d'entre eux n'a vraiment décollé, sans s'être cassé les dents pour autant.

D'autres joueurs ont payé le gros prix pour s'y être frottés. «*Dans certains cas, la tribune du festival s'est révélée une pure catastrophe*, évoque Daniel Lajeunesse, responsable du secteur cinéma à Télé-Québec. Et de rappeler le désastre que représenta en 1991 *Pablo qui court*, premier long métrage de Bernard Bergeron, descendu en flammes par la critique. Le film ne s'est jamais relevé d'une telle mise au pilori. «*N'est-ce pas un mauvais service à rendre à un jeune cinéaste que de l'exposer ainsi en compétition?*», se demandait à l'époque toute la presse interloquée. Poser la question, c'était y répondre...

Christian Larouche fait partie des distributeurs qui considèrent le FFM (tous les festivals en fait) comme une arme à double tranchant. «*Au lendemain du FFM, trop de films sortent en même temps et peuvent se nuire les uns aux autres*. Par ailleurs, des cinéastes déjà reconnus, comme Robert Morin et Michel Jetté, ont moins besoin de la tribune d'un festival que des débutants.» Il hésite avant de jouer la carte des rendez-vous de cinéma. Un mauvais accueil dans un festival, et le film est coulé. Prudence, se dit-il.

La moisson

Mais nos œuvres nationales sont-elles primées? Entendons-nous: 25 éditions de FFM n'ont guère apporté aux réalisateurs d'ici la consécration suprême. En 1987, le Montréalais Claude Gagnon a bien rattrapé le Grand Prix des Amériques pour *The Kid Brother*, mais il s'agissait d'une production Canada-États-Unis-Japon, plus nipponne qu'autre chose. En 1992, un autre Grand Prix des Amériques couronnait *Le Côté obscur du cœur* d'Eliseo Subiela, mais cette production Canada-Argentine demeurait dans son essence sud-américaine. Nos œuvres pure laine ne se sont pas encore hissées sur le haut podium. Sans que les Québécois repartent bredouilles pour autant.

Lauréats du meilleur scénario, de la meilleure réalisation, prix d'interprétation pour nos acteurs, plébiscités fréquemment par les

votes du public, consacrés à maintes reprises par la critique internationale, récoltant la plupart des prix du meilleur film canadien, les films québécois au FFM s'en tirent souvent avec des honneurs. Ce qui les aide à se faire connaître de leur premier public, bien entendu. Le bilan est plutôt positif.

Un passé houleux

Depuis une quinzaine d'années, le FFM consacre une place importante à nos films et ceux-ci en ont parfois tiré profit. Fort bien. Cela dit, jadis, la fleur de lys était moins présente au rendez-vous de Montréal qu'aujourd'hui.

Jugez-en plutôt: pas un seul long métrage québécois en compétition en 1978 et de très rares au cours des années suivantes (dont certains en langue anglaise en 1980 et 1981). Pour tout dire, cette sous-représentation nationale fut longtemps une épine dans le flanc de Serge Losique. Dès la fin des années 1970, le milieu du cinéma s'était mis à réclamer sa part du gâteau à cors et à cris. Manifestations, pancartes, huées. Rien ne fut épargné au président, qui se vit traité d'impérialiste culturel. La vindicte culmina en une partie de bras de fer entre Serge Losique et le ministre des Affaires culturelles Denis Vaugeois. Les subventions provinciales furent coupées de moitié en 1980 et le rendez-vous de films faillit y laisser sa peau.

Les choses se sont tassées au fil des éditions. Autrefois réfractaire à trouver son pain sur son territoire, le FFM mise désormais beaucoup sur la carte maison. Encore faut-il que cette carte lui demeure fidèle...

Le Festival des films du monde se déroule à Montréal du 22 août au 2 septembre prochain.



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM
Une jeune fille à la fenêtre de Francis Leclerc, en compétition en 2001.

MARTIN BILODEAU

Certains crus cinématographiques sont plus porteurs de promesses que d'autres. Et s'il faut se méfier de ceux qui promettent le paradis, il faut aussi se méfier de ceux qui n'ont, en apparence, rien à offrir. C'est bien le cas de la programmation du 26^e Festival des films du monde, dans laquelle il faudra avancer à tâtons tant les titres et les cinéastes qui la composent nous sont inconnus.

Primés ailleurs

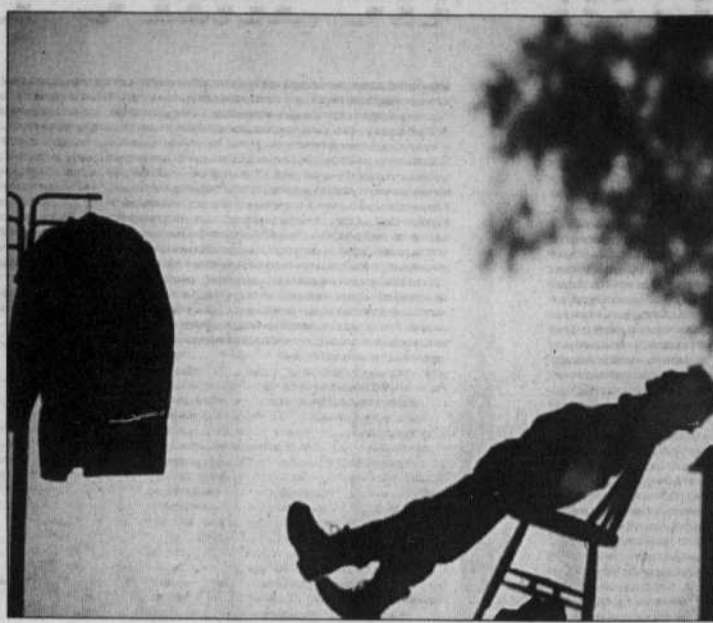
Certes, en parcourant la liste des quelque 400 films au menu, on parvient à s'accrocher à quelques repères. A commencer par ces quelques films primés ailleurs, dont le nouveau film d'Andreas Dresen, *Halbe Treppe (Frites et folie)*, une histoire de couple endormi dans la routine, qui a valu au cinéaste le Grand Prix du jury à Berlin — événement rarissime dans ce pays où le cinéma national n'est pas prisé. De son compatriote Iain Dilthey nous arrive *Das Verlangen (Le Désir)*, qui vient tout juste de recevoir le Léopard d'or à Locarno. Coïncidence ou simple ironie, on nous raconte ici encore une histoire de mariage embourbé, sur fond d'intrigue policière toutefois.

Le nouvel Otar Iosseliani, *Lundi matin*, au sujet d'un ouvrier en cavale à Venise, a également passé l'épreuve du jury, à Berlin, où il reçut le prix de la mise en scène. Le jury de Locarno attribua pour sa part son grand prix ainsi que son prix d'interprétation féminine à *Je suis Taraneh, j'ai 15 ans*, de l'Iranien Rassul Sadr-Ameli, au sujet d'une adolescente enceinte abandonnée par son fiancé parti en Allemagne.

Femmes à l'avant-plan

À vue de nez, la sélection de cette année comporte un nombre incroyable d'histoires de femmes. Premier ambassadeur du phénomène: *Huit femmes, whodunnit* enchanté «en Demy-Cukor» du Français François Ozon (*Sous le sable*) avec entre autres Béart, Huppert, Ardant et Deneuve, film présenté en clôture. On attend également le nouveau film de la réalisatrice de *Venus Beauté*, Tonie Marshall, qui concourt parallèlement pour le Lion d'or à Venise: *Au plus près du paradis* met en vedette la même grande Catherine dans une histoire de mélancolie amoureuse où William Hurt serait son prince.

Derrière cet écran de prestige, on remarque la présence de plusieurs films qui parlent de la condition des femmes dans certains pays. Ainsi, *Le Chant de Noria*, coproduction France-Tunisie, raconte le parcours d'une Tunisienne de 30 ans fuyant son mari à travers le



SOURCE FFM
On attend avec impatience le film sur Claude Jutra, *Portrait sur film*, réalisé par la trop rare Paule Baillargeon.

pays. Coproduit par les deux mêmes pays, *Satin rouge* nous raconte pour sa part l'histoire d'une jeune Tunisienne happée par une vocation soudaine de danseuse de cabaret. *L'Attente des femmes*, produit sous la bannière de la France et de l'Algérie, a pour sujet la bigamie: un maître artisan des montages décide de prendre une troisième épouse parce que les deux premières n'ont pu lui donner un héritier. Du Japon nous parvient *Oriume*, dont le sujet (une dame âgée à la charge de la famille de son fils) semble faire écho à *La Ballade de Narayama*. De la Québécoise Jeannine Gagné, rompue à la question féminine, on attend *Au fil de l'eau*, sur les questionnements existentiels d'un septuor (quatre hommes et trois femmes).

Women Without Wings, du Canadien Nicholas Kinsey, raconte pour sa part l'odyssée d'une immigrante albanaise de retour dans son pays à l'occasion de funérailles. Sur le versant documentaire d'un sujet connexe, *Say I Do*, d'Arlene Ami, nous parle de ces épouses philippines que des Canadiens achètent par correspondance.

Les bobos de la planète

Plusieurs films urgents, sur des sujets d'actualité chauds, sont inscrits dans la programmation. Mis à part *Kedma*, de l'Israélien Amos Gitai, sur la naissance de l'État d'Israël, on ne sait rien d'eux, sinon qu'ils nous entretiennent du conflit israélo-palestinien (*La Trompette dans l'Ouest* et *Rana's Wedding*, tous deux sur des histoires d'amour mixtes en échec par l'Histoire), de la guerre en Afghanistan (*Manger, dormir, pas de femmes*, de l'Allemand Heiner Stadler) et

attend avec impatience le film sur Claude Jutra, *Portrait sur film*, réalisé par la trop rare Paule Baillargeon. Avec *Mémoires de la terre*, Jean Lemire nous propose pour sa part un voyage dans l'univers de Frédéric Back. Kurosawa (*Message d'Akira Kurosawa — Pour de beaux films*) et Bergman (*Ingmar Bergman; Intermezzo*) ont tous deux droit à un portrait sous forme d'entretiens. Le Suédois Stefan Jarl nous raconte pour sa part l'histoire de Tommy Berggren (*Muraren*), l'acteur-fétiche de Bo Widerberg (*Elvira Madigan*). Il faudra également jeter un œil sur *See What Happens — The Story of Da Pennebaker and Chris Hegedus*, portrait consacré aux deux géants du documentaire américain.

Des habitués

Souignons, enfin, quelques titres de films dont les auteurs sont des habitués du FFM. Krzysztof Zanussi (*Le Pouvoir du mal*), qui a fait les belles heures de la compétition à l'époque où celle-ci revêtait un certain prestige, nous revient avec *Supplément*, une histoire de dérive spirituelle chez un homme partagé entre le monastère et la médecine. *Embrassez qui vous voudrez* nous ramène Michel Blanc (*Grosse Fatigue*) dans un hôtel normand fréquenté par le gratin parisien. On a dit par ailleurs beaucoup de bien de *Monsieur Batignolle*, dans lequel Gérard Jugnot (*Une équipe formidable*) nous raconte l'histoire d'un petit commerçant qui, sous l'Occupation, cache des enfants juifs.

de l'événement qui lui a servi de prétexte (*The Age of Terror: In the Name of God*, documentaire de l'Anglais Daniel Korn). Au centre de la mêlée: un nouveau conte ludique de l'Iranien Mohsen Makhmalbaf, *L'Alphabet afghan*, sur les enfants qui ne vont pas à l'école.

Le cinéma comme sujet

Le cinéma n'est pas en reste puisqu'une bonne douzaine de longs métrages, disséminés à travers les sections du festival, parlent des créateurs du 7^e art. On

Vus à Cannes

On l'a déjà souligné: les meilleurs morceaux du dernier Festival de Cannes, les grands gagnants du palmarès, ont échappé au FFM cette année. Quelques films projetés en mai sur la Croisette sont pourtant au programme.

Parmi eux, j'ai vu *Kedma* de l'Israélien Amos Gitai, bon film qui éclaire le conflit interminable du Proche-Orient. Son action se situe en 1948, lorsque les survivants de l'Holocauste doivent se battre en Palestine pour leur futur pays, sans avoir ni langue commune ni but vraiment clair. *Kedma* a le mérite de donner la parole à toutes les factions, sans discours manichéen, sans militantisme. Et ses images percutantes s'inscrivent dans une mise en scène souple mais sans originalité particulière.

Vu aussi, *24 Hours Party People* du Britannique Michael Winterbottom. Le sujet est au point de départ passionnant: l'ascension, la gloire et le déclin à Manchester, à partir des années 70, de Factory

Records, la maison de production qui mit au monde les Sex Pistols. En parallèle, le destin aussi de l'Acicenda, la boîte de nuit la plus branchée du monde. A travers le portrait du manager Tony Wilson, une époque renaît, mais Winterbottom ne parvient guère à recréer la frénésie, la folie de ces heures magiques. Les héros du film, musiciens ou visionnaires, ont l'air plus sinistre qu'autre chose et ce film de près de deux heures, malgré de vraies prouesses techniques, semble interminable.

Cité de Dieu (Citade de Deus), du Brésilien Fernando Meirelles, est un film remarquable. Campant la vie de jeunes garçons dans un sinistre et sanglant HLM de Rio de Janeiro au début des années 80, le film constitue, par la puissance de ses scènes, un rythme soutenu et la sensibilité de ses portraits, au-delà de sa violence, une œuvre de grande rédemption qui bouleverse.

O. T.

THÉÂTRE

La fièvre des formes

ERVART, OU LES DERNIERS JOURS DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

De Hervé Blutsch. Mise en scène: Michel Bérubé. Décor: Simon Guilbault. Éclairages: Anne-Catherine Simard. Costumes: Véronique Bertrand. Musique: Patrice Coulombe. Avec Jacques Baril, Michel-André Cardin, Sébastien Dodge, Jacques Laroche, Vincent Leclerc, Suzanne Lemoine, Pierre Monet-Bach, Gaétan Nadeau, Lucie Paul-Hus, Marcel Pomerlo et Manon St-Jules. Une production de La Compagnie à Numéro présentée à l'Usine C jusqu'au 24 août.

HERVÉ GUAY

Difficile en ces jours de canicule de savoir si son propre esprit déraile ou s'il faut mettre tout cela sur le compte de la chaleur. Et c'est encore plus vrai après avoir vu *Erwart* ou *les derniers jours de Frédéric Nietzsche*, du toujours aussi mystérieux Hervé Blutsch. Opus grand-guignolesque, volontairement échevelé, dont le spectateur ne sort pas indemne, quand il ne s'avoue pas complètement épuisé.

Au choc qu'il y a à observer la jalousie excessive d'Erwart, la perversion d'un agent secret zoophile, les élucubrations d'un psychanalyste-citationniste, les pérégrinations d'une actrice en quête de rôles et bien d'autres hurluberlus, s'ajoute celui d'assister aux fréquentes interruptions de la progression dramatique pour cause de mises en abîme aiguës. Avec pour résultat que les multiples fils de l'intrigue, d'une artificialité soutenue, finissent par donner le tournis. D'autant que le metteur en scène, Michel Bérubé, s'emploie à marquer les ruptures de ton par des jeux de rideaux, d'ombres chinoises, d'effets sonores, etc.

Les mêmes contrastes appuyés se retrouvent dans l'interprétation. À l'instar des sautes d'hu-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Erwart, ou les derniers jours de Frédéric Nietzsche est joué à l'Usine C.

meur d'Erwart (Jacques Laroche, assez monolithique) qui le conduit, de temps à autre, à égorger la moitié de la ville, le moindre personnage d'une distribution pourtant conséquente tergiverse, éclate et s'embrouille. Michel-André Cardin s'avère sans contredit l'acteur qui tire le meilleur parti comique de la situation en composant un espion précepteur et zoophile si maladroit et si emberlificoté qu'il a peu à envier à Peter Sellers dans *La Panthèse rose*. N'évitant pas toujours la caricature, Marcel Pomerlo connaît aussi de bons moments en psy hystérique qui perd le contrôle de son patient, puis carrément la boule.

Mais la vedette principale de la production n'est autre que le récit dramatique lui-même, qui ne cesse d'être remis en question et dont les fils s'ébouriffent à qui mieux mieux. En comparaison, *Le Canard bleu* et *Anatole Feld*, les deux autres courtes pièces de Blutsch montées avec succès par Bérubé, auraient pu passer pour des dissertations cartésiennes. Encore qu'un même goût pour le macabre et le biscornu s'y dessine. La chose se présente mieux à petites doses, avouons-le, qu'au cours d'un long exercice de style rendu incontestablement plus ardu par la chaleur des derniers jours et l'inconfort des petites chaises droites.

Et Nietzsche, dans tout ce ramdam? Dans un premier temps, il traverse la scène en silhouette très fin de siècle, celle du ténébreux anarchiste poseur de bombes. Mais le philosophe est aussi appelé à la rescousse à la toute fin de la représentation, lorsqu'on évoque le moment où il sombre dans la démence. Manière un peu facile de placer sous le sceau du génie une œuvre débridée qui, pour cela, ne se veut peut-être pas à la portée du premier venu. Imagerie romantique qui relève au second plan l'essentiel: la folie, si elle nourrit le mythe entourant le créateur, met fin à l'œuvre. Plus significatif, Erwart me semble aller à l'encontre de la pensée de Nietzsche qui croyait que la réflexion la plus haute devait être accompagnée d'une transcription esthétique de la même élévation. Mais ce que j'écris là n'est sans doute que le produit d'un esprit trop enfiévré.

du 29 juillet au 26 août 2002

FESTIVAL DE TROIS
au cœur des mois

LUNDI 19 AOÛT

DURAS :
Écrire dit-elle

Choix des textes, montage et mise en lecture de
Françoise Faucher
Jean Marchand

AVEC
Françoise Faucher
Jean Marchand

LUNDI 26 AOÛT

Le FIL de la VIE :
Hommage à Marcel Dubé

Mise en lecture de
Béatrice Picard

AVEC
Suzanne Clément
Jean L'Italien
Guy Nadon
Gérard Poirier

Maison des Arts de Laval • 1395, boulevard de la Concorde ouest, Laval • Métro Henri-Bourassa, autobus 40 ou 61

Tous les spectacles sont à 20h00.

BILLETS EN VENTE / RÉSERVATIONS
Maison des Arts de Laval • (450) 667-2040
Réseau admission • (514) 790-1245

Prix régulier : 20 \$
Prix étudiants et aînés : 18 \$ (taxes inclusives)
Série abonnement : 25% de réduction

Québec
LAVAIL
Alfred Dallaire
Média Presse
Anzo
LE DEVOIR

Culture

Festival international du mime moderne de Périgueux

L'art de faire parler les corps

SOLANGE LÉVESQUE

Le festival MIMOS fête cette année son 20^e anniversaire. Au cœur de la vieille cité de Périgueux, les rues et venelles, dont la plupart sont piétonnières, ainsi que de charmantes places accueillent volontiers les spectacles en plein air. Deux salles, L'Odyssee et Le Palace, ainsi que la Cour de la Visitation, munie de gradins, s'ajoutent aux sites de ce festival.

Du 5 au 11 août dernier, Périgueux accueillait donc des manifestations souvent muettes, parfois parlantes, dans lesquelles le corps joue un rôle prépondérant et qui puisent aux techniques de la danse, du théâtre, du clown et des arts de la rue. Il résulte de cette rencontre internationale annuelle une joyeuse frénésie qui dure une semaine, pendant laquelle une trentaine de spectacles se succèdent entre midi et minuit. À cela s'ajoutent les présentations du «off», divers stages organisés pour les jeunes artistes désireux de parfaire leur expérience, des expositions et des projections vidéo ouvertes au public.

Soucieuse de réduire la distance entre les artistes, les journalistes, les critiques et les spectateurs, la direction du festival les invitait tous à une table ronde quotidienne présidée par le directeur artistique du festival, Peter Bu, Place du Marché au bois, avant que les spectacles ne débutent à 12h30.

À l'enseigne du rire

La programmation de MIMOS 2002, plus étoffée qu'en 2001 et placée à l'enseigne du rire, respirait la diversité. Nouvelles folies, de la compagnie française Fiat Lux, a placé la barre très haut dès l'ouverture du festival. Cet affrontement muet d'une drôlerie amicalement ironique, entre un jeune couple de vacanciers qui débarquent dans un petit village côtier pour y prendre leurs vacances et cinq pêcheurs locaux qui décident de s'amuser de leur naïveté, a conquis la salle. Comiques avec



L'Espagnole Marta Carrasco présentait *Miram's*, un spectacle fort bien structuré qui alliait danse, mime, performance, opéra, chanson et techniques de cirque.

finesse et intelligence, truffées de clins d'œil, les péripéties des personnages brillamment mises en gestes par Didier Guyon jouent sur la bienveillante cruauté des rapports humains. Cet été, présence remarquable d'étudiants des universités de Brno et de Bratislava qui ont créé sur place plusieurs interventions de rue, ainsi que d'une troupe tchèque de sourds-muets qui a joué rien de moins que *L'Odyssee* d'après Homère, sous la direction de Zoja Mikotova. La jeune compagnie Ikdyz, également tchèque, a conquis les specta-

teurs avec *Bain méchant*, production un peu brouillonne mais très inventive, pastichant le cinéma américain de série B. *Mode* (-) [sic], qualifié dans le programme de «*luxueux bricolage dadaïste*», tablait également sur le comique visuel.

Œuvre de la compagnie suisse Lynx, inspirée du Ballet triadique d'Oskar Schlemmer, le «défilé de mode» de Christian Mattis théâtralise des dizaines de costumes tous plus ludiques les uns que les autres, du complet-veston en cresson frais aux tenues faites d'oursons en pe-

luche, de pneus ou de vadrouilles. C'est Warner et Consorten, des Pays-Bas, un groupe d'artistes provocateurs, inclassables, qui a rafé l'unique prix décerné par le Festival avec trois interventions de rue: *Infiltrations*, *Installations* et *Participation*. Pour ces risque-tout, les clients des cafés, les passants, les enfants ou les chiens peuvent devenir, bon gré mal gré, partenaires de jeu. Originales et mordantes, leurs interventions ont rallié la faveur populaire autant que celle des critiques et des gens de théâtre.

En prise sur le temps présent

L'Espagnole Marta Carrasco présentait *Miram's*, un spectacle fort bien structuré qui alliait danse, mime, performance, opéra, chanson et techniques de cirque. Sur un plateau encombré de meubles et d'accessoires anciens qui évoquaient le poids du passé, cinq personnages à l'identité fluide (ils sont hommes, femmes et enfants) cherchent à s'affranchir des préjugés et des stéréotypes qui faussent les relations affectives, quitte à recourir aux subterfuges les plus saugrenus pour y arriver.

On le voit, les mimes contemporains sont très préoccupés par les grandes questions qui agitent le monde. Les Polonais du Théâtre du Huitième Jour l'ont prouvé avec le spectacle nocturne *Arche*, dans lequel une gigantesque nef aux voiles rouges accompagnée de structures métalliques en feu portées par des acteurs fendaient la foule ainsi contrainte au mouvement. Image saisissante des avancées de toutes les violences qui déchirent la planète.

Autre équipée maritime d'envergure: l'ambitieux projet *Latitudes croisées* inspiré de textes d'Elias Canetti et conçu collectivement par Omnibus, du Québec, Linea de Sombra, du Mexique, et le Théâtre du Mouvement, de la France (trois compagnies héritières de l'art du maître mime Étienne Decroux), au terme d'une résidence de création à Périgueux. Onze personnages sur un paquebot de croisière: huis clos qui décape les conventions sociales, exacerbe les désirs et met au jour la nature véritable des personnages; autre image de la traversée tragique à laquelle personne n'échappe. Maîtrise du jeu gestuel des acteurs dirigés par Francine Aepin, beauté visuelle de l'ensemble et bande sonore d'une grande richesse poétique caractérisent ce spectacle en évolution que l'on pourra voir chez Omnibus à Montréal, en octobre, avant qu'il ne reparte en tournée européenne.

Enfin, *Figures de femmes*, de la Maison du buto blanc, coproduction franco-japonaise, proposait un portrait émouvant de la vie de cinq femmes victimes du grand tremblement de terre qui a ravagé Tokyo en 1923.

Le mime est trop souvent traité comme le parent pauvre des arts de la scène. La multiplicité des formes et des inspirations présentes cette année à MIMOS montre néanmoins qu'en dépit de conditions de production et de diffusion souvent très difficiles, il bouillonne de vitalité en débordant ses conventions.

VIE CULTURELLE

Le plaisir d'apprendre

SOPHIE POULIOT

Intellectuels, retraités, professionnels de l'art ou d'histoire, aspirants scientifiques, assoiffés de connaissances de tout acabit, mais possédant tout de même un certain niveau de scolarité, le public des Belles soirées de l'Université de Montréal aura droit, encore cette saison, à tout un éventail de sujets, tous approfondis sous un angle particulier par des experts-conférenciers. «*On tente d'être en avant de la vague et il est parfois troublant de constater que l'actualité met en valeur, quoique pas toujours de façon positive, des thèmes ou des régions que nous avons déjà inclus à la programmation*», explique Nicole Cardinal, responsable de l'enseignement culturel.

Cette année, en plus de conférences sur l'Extrême-Orient, le Moyen-Orient et le Brésil, les Belles soirées offrent, comme le font Héritage Montréal et L'Autre Montréal, entre autres organismes, des visites guidées de certains quartiers de la ville. «*Maison neuve, cité glorieuse*», «*L'or et la pierre: l'architecture des banques à Montréal*» et enfin «*Parfums et traces d'Orient*» dans le quartier chinois de Montréal sont quelques excursions proposées. «*Nous sommes beaucoup moins "eurocentristes" que nous l'étions. Nous essayons de couvrir tous les continents et d'être à l'affût de leur influence sur notre vie.*» Après tout, il faut bien être de son temps. À ce propos, les jeunes générations portent-elles quelque intérêt à toutes ces conférences?

Selon Nicole Cardinal, non seulement y a-t-il une proportion non négligeable de jeunes auditeurs, mais les échanges entre ceux-ci et leurs aînés, après les conférences, sont empreints de respect et de curiosité mutuels. «*Ce qui est bien, c'est que les gens qui viennent une fois aux Belles Soirées reviennent, alors pourquoi pas commencer jeune?*», lance-t-elle avec enthousiasme. Et quels sont les thèmes où il y a affluence d'auditeurs novices? Les sujets scientifiques et psychologiques remportent la palme, selon Mme Cardinal, qui prévoit que les jeunes gens seront nombreux à venir assister à la conférence du neurobiologiste français Jean-Pierre Changeux sur le cerveau, le 5 novembre prochain. Conférence vedette de la programmation d'automne, cette présentation porte sur la vérité et la



Femmes de Caughnawaga, plâtre moulé de Suzor-Côté.

PATRICK ALTMAN/MUSÉE DU QUÉBEC

perception des faits. L'être humain est la seule créature vivante, selon les connaissances actuelles, qui soit réceptive au concept de vérité, cette dernière étant ici moins un état de fait qu'une perception ou une conviction. Trois autres communications porteront sur le muscle de l'esprit. «*Le cerveau et la communication*», «*Le cerveau et la mémoire*» ainsi que «*Le cerveau et l'expérience subjective de la douleur*» seront présentées respectivement les 12, 19 et 26 novembre.

Evidemment, le volet culturel comprend toujours musique, littérature et arts visuels. Dans cette dernière catégorie, notons une conférence sur Suzor-Côté, offerte en parallèle avec l'exposition *Suzor-Côté: lumière et matière*, présentée au Musée du Québec, et une allocution intitulée «*Les arts sous le mécénat de Richelieu*» liée à l'exposition du Musée des Beaux-Arts, *Richelieu: l'art et le pouvoir*.

L'Université de Montréal sera aussi le lieu d'une réflexion sur la famille. Alors que le sociologue Daniel Dagenais (3 octobre) évaluera les mutations que connaît actuellement la cellule familiale et proposera de la réinventer, l'historienne Denyse Baillargeon (26 septembre) défendra la thèse selon laquelle les observateurs ont tendance à idéaliser la famille dite

traditionnelle et à décrier son équivalent contemporain. À cette fin, elle remontera les deux der-

niers siècles et tentera de démontrer comment cette institution est en constante évolution, traversant

une crise après l'autre sans jamais se figer en un modèle fixe et immuable. Et pour ceux qui désiraient passer de l'évolution de la famille à travers l'histoire à leur propre évolution personnelle à travers leur héritage familial, la sociologue Janine Hohl et la psychologue Diane La Roche proposent l'atelier intitulé «*Roman familial et trajectoire sociale*», les 27 et 28 septembre.

Les banlieues nord et sud ne sont pas en reste sur la métropole puisque à Longueuil sont présentées diverses communications portant sur l'Extrême-Orient («*L'Indonésie: les enjeux de l'archipel ultime*», le 20 novembre; «*L'Inde: un sous-continent*», le 27; «*Le Japon hier et aujourd'hui*», le 4 décembre;

«*La Chine: réussites, défis, incertitudes*», le 11), alors qu'à Laval, le public pourra, entre autres, avec la conférence «*Les médicaments, cadeaux de la nature*», éclairer sa lanterne quant au potentiel thérapeutique de certaines plantes, aux dangers que présentent certaines autres et enfin à la véritable différence existant entre les médicaments dits naturels et les autres. Avec un tel programme, on souhaiterait que toutes les soirées d'automne en soient de belles, au sens «*université-de-montréalien*» du terme.

LES BELLES SOIRÉES

Du 2 septembre au 13 décembre
www.bellessoirees.umontreal.ca

100% POLITICO-GASTRIQUE

NOUVELLE FORMULE AUX EXTRAITS DE PETER HANDKE

une création de LOUIS HUGON + CAROLE NADEAU

Les Chiens

HAPPENING MULTI PRÉCÉDÉ D'UNE INSTALLATION-COCKTAIL

Installation 5 à 7 spectacle à 21 h

du 7 au 31 août 2002 du mercredi au samedi

ou HORS BORD

3855 Saint-Laurent espace 104 installation 5 à 7 / entrée libre spectacle à 21 h / 15 \$ rés. 205.9393

ingrédients

Jean-François Charpentier
Aloïse Lamontagne
Martine Lamontagne
Danielle Lecourtois
François Marquis
Lina Davis Mounier
Corine Nadeau

protéines actives

Jean-François Charpentier
Aloïse Lamontagne
Martine Lamontagne
Danielle Lecourtois
François Marquis
Lina Davis Mounier
Corine Nadeau

PLUS DE SAUVEUR

La classe...

Le collège...

musitechnic

Programme conduisant à une A.E.C. • Prêts et bourses
Reconnu par le Ministère de l'Éducation • Permis # 749841

Les Atriums de la Place Dupuis
888 de Maisonneuve Est, Tour 3, Suite 440, Montréal, Qc. H2L 4S8
514.521.2060 • 1.800.824.2060 • <http://www.musitechnic.com>

Culture

exCentris

HORAIRE 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Les impuissants

JALLA! JALLA!

Réalisation et scénario: Josef Fares. Avec Fares Fares, Torkel Peerrsson, Tuva Novotny, Laleh Pourkarim. Image: Ariel Retblad. Montage: Michael Leszczyowski, Andus Jonsson. Musique: Daniel Lemma. Suède, 2000, 88 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Alors que le cinéma suédois s'est longtemps résumé pour nous au seul, et immense, Ingmar Bergman, arrivent sur nos écrans avec discrétion des films charmants aux ambitions plus modestes. Après *Together* de Lukas Moodysson, voici maintenant *Jalla! Jalla!* de Josef Fares. S'il fallait établir une comparaison entre ces deux films, on pourrait dire qu'ils sont à la fois légers et sans prétentions, même si celui de Moodysson apparaît nettement plus achevé que ce premier long métrage d'un cinéaste né au Liban mais établi en Suède avec sa famille depuis 1987.

S'inspirant en partie du choc entre ses racines libanaises et les valeurs de son pays d'accueil, Josef Fares réalise une comédie sous le signe de la dérision, se moquant tout autant des idées archaïques de sa communauté que des clichés entourant la sexualité supposément débridée des Suédois. Chemin faisant, il esquisse un chaleureux portrait de l'amitié masculine où la solidarité et la complicité moqueuse l'emportent sur les différences raciales et culturelles.

Roro (Fares Fares) et Mans (Torkel Petersson) sont à la fois bons copains et collègues de travail, assurant l'entretien des parcs. Leur existence banale camoufle quelques difficultés, surtout sexuelles et sentimentales. Amoureux fou de Lisa (Tuva Novotny), Suédoise jusqu'à la racine des cheveux, Roro doit composer avec une famille attachée aux vieux rituels qui veut l'obliger à épouser une compatriote; la jeune Yasmin (Laleh Pourkarim) devra retourner au Liban si elle ne trouve pas un mari convenable, mais la perspective de s'unir à Roro, un homme qu'elle connaît à peine, ne l'enchantent guère. De son côté, Mans éprouve de sérieux problèmes d'érection, ce qui complique, évidemment, ses relations avec sa copine. La situation s'envenime lorsque les pressions sur Roro se font plus insistantes pour qu'il s'unisse à Yasmin alors que celle-ci s'intéresse plutôt à son ami. Entre deux visites au sex-shop ou chez des charlatans pour retrouver ses ardeurs, Mans ne reste pas insensible aux charmes de la jolie Libanaise.



SOURCE FILM TONIC

Jalla! Jalla! est un véritable marivaudage à la sauce suédoise.

Véritable marivaudage à la suédoise, *Jalla! Jalla!* (qui signifie en arabe: Dépêchez-vous! Dépêchez-vous!) s'engage tour à tour dans deux filons comiques, l'un mieux exploité que l'autre. Même si les thèmes du choc entre les cultures et de la course au mariage (certaines scènes semblent tirées directement de *Mariage tardif* de Dover Kosashvili) apparaissent de plus en plus convenus et rabâchés, Josef Fares les exploite tout autant pour remettre en question le traditionalisme stérile de certains immigrants nostalgiques que pour s'amuser des travers de la société suédoise. Par contre, les situa-

tions potentiellement explosives que le cinéaste dispose d'une scène à l'autre se transforment vite en vaudeville alors que s'accumulent bagarres, courses à obstacles et autres altercations viriles, nombreuses et parfois inutiles.

Ce que le film illustre de manière aussi sensible qu'intelligente, c'est le parcours douloureux de deux hommes réduits à l'impuissance, l'un obsédé par sa panne de désir et l'autre effrayé à l'idée de déplaire à sa famille et à son entourage. Violentement bafoués dans leur masculinité (Mans s'encombre de gadgets pour corriger la situation, craignant par-dessus tout d'être homosexuel; Roro cherche par tous les moyens à camoufler sa «trahison» et présente Yasmin à Lisa comme sa cousine plutôt que comme sa future épouse), les deux personnages ne tentent pas de tirer profit du malheur de l'autre mais se soutiennent avec une tendresse amicale qui éclaire tout le film.

Naviguant pas toujours aisément entre les subtilités de la comédie de mœurs et les piteuses du burlesque, dénouant dans le tapage les impasses familiales et sentimentales, Josef Fares succombe parfois à la facilité mais son portrait pétillant de ses compatriotes libanais et suédois rachète largement ces quelques faux pas.

Le sens de la vie

THIRTEEN CONVERSATIONS ABOUT ONE THING

Réalisation: Jill Sprecher. Scénario: Karen Sprecher et Jill Sprecher. Image: Dick Pope. Musique: Alex Wurman. Avec Matthew McConaughey, John Turturro, Clea Du Vall, Amy Irving, Alan Arkin. En v.o. anglaise au Cinéma du Parc. 102 minutes.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Ce n'est pas vraiment un film à sketches, ni une simple histoire à structure linéaire. Les segments de *Thirteen Conversations About One Thing* constituent autant de vases communicants. Les cinq histoires s'interpénètrent avec un questionnement philosophique au bout: qu'est-ce que le bonheur? En quoi un simple geste peut-il transformer la vie d'un autre en bien ou en mal?

Vu comme ça, le film pourrait sembler excessivement théorique ou prétentieux. En fait, il compose une œuvre d'auteur non pas majeure mais sensible, campée à New York, à mille lieues dans sa facture sinieuse de la grosse machine d'Hollywood. L'idée du film est née d'une blessure à la tête subie par la réalisatrice Jill Sprecher (à qui on doit *Clockwatchers*), puis, un an plus tard, d'un nouveau coup porté à sa tête par un parfait étranger dans le métro. Sa haine soudaine de l'humanité s'est éteinte à ce moment-là sur le sourire d'un inconnu qui lui redonna espoir. Avec sa sœur Karen, elle a alors écrit le scénario complexe de ces histoires liées entre elles, portées par un questionnement sur le sens de la vie.

Comment un avocat prospère (Matthew McConaughey) verra son existence transformée après avoir été impliqué dans un accident, comment un mari sans histoire, professeur de mathématiques (John Turturro) victime d'une agression, changera

sa vie sentimentale: le film est une exploration de ces chemins qui dévient parfois de façon absurde. Tel cet homme d'affaires amer et envieux (Alan Arkin), obsédé par le sourire d'un collègue lui ayant fait perdre son poste par pure venie, qui se reprend et modifie une fois de plus le cours de son destin. Histoires de couples en rupture, d'accidents, de fractures de vie: le film repose sur une succession de métamorphoses, d'incidents qui changent irrémédiablement le cours des choses.

On pense, côté thématique similaire, au film *Le battement d'aile du papillon* du Français Laurent Firode (sur nos écrans au début de l'année), avec Audrey Tautou, qui abordait, par le biais d'histoires également entrelacées, ces destins modifiés par des actes sans conséquence, liant à jamais les humains entre eux.

Dans les deux cas, le grand nombre d'intrigues dilue un peu la sauce, tout en appuyant la démonstration de l'auteur. Mais *Thirteen Conversations About One Thing* apparaît plus réussi que *Le battement d'aile...* avec un fil d'Ariane qui court avec finesse entre les sketches. Certaines histoires sont mieux ficelées que les autres: celle de l'homme d'affaires, celle de l'homme à la croisée des chemins campé par John Turturro, mais l'ensemble tient la route. C'est le parti pris d'optimisme qui frappe ici, la volonté de garder une porte ouverte sur l'espoir, de chercher un sens à des hasards souvent féroces qui en paraissent dépourvus. On trouve une poésie dans ce film sans prétention, inégal, mais servi par un bon jeu d'acteurs (où surnagent Alan Arkin et John Turturro).

Jill Sprecher renvoie ses questionnements métaphysiques au spectateur et l'y associe par le fait même en lui donnant envie de greffer ses propres expériences sur celles de ces anti-héros. *Thirteen Conversations About One Thing* y gagne une résonance de plus et une angoisse sourde qui, au delà de l'espoir, lui confère une portée émouvante.

Un mariage tardif mais festif

MY BIG FAT GREEK WEDDING

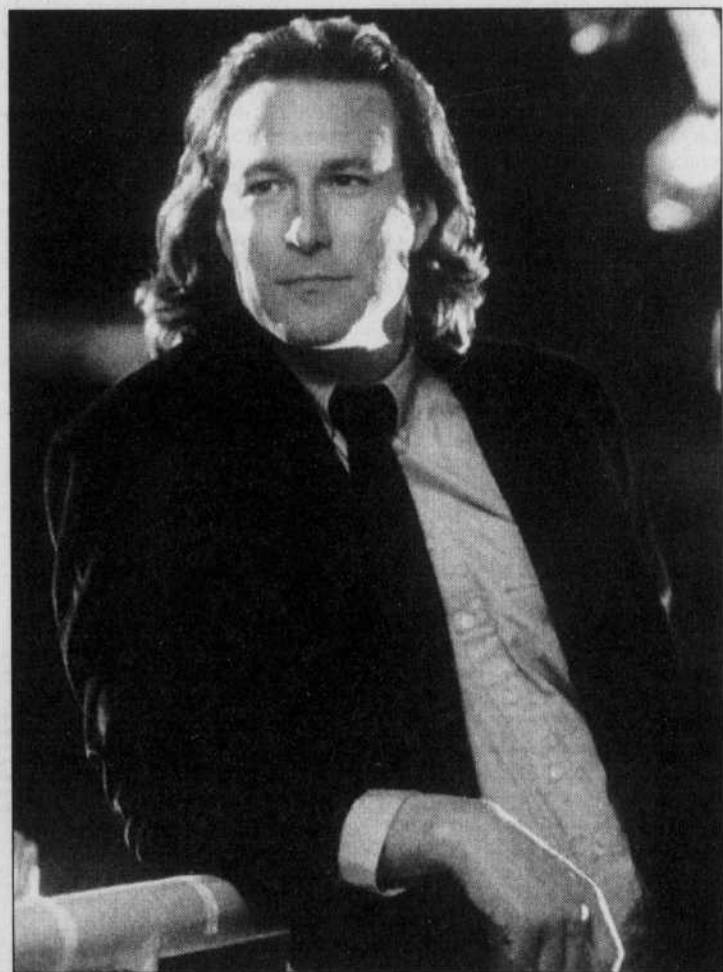
Réalisation: Joel Zwick. Scénario: Nia Vardalos. Avec Nia Vardalos, John Corbett, Lainie Kazan, Michael Constantine. Image: Jeffrey Jur. Montage: Mia Goldman. Musique: Chris Wilson, Alexander Janko. États-Unis, 2002, 95 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

La famille de Toula Portokalos (Nia Vardalos) revendique haut et (très) fort ses origines grecques, mais elle pourrait tout autant être juive, italienne ou sortie d'un roman de Michel Tremblay qu'on ne verrait pas la différence. Hystériques plus souvent qu'à leur tour, nostalgiques du pays laissé derrière eux, rarement effrayés par le mauvais goût (la maison des Portokalos n'a rien à envier au Parthénon...), les membres de ce clan ont la joie de vivre contagieuse mais s'inquiètent de la pauvre Toula, d'une timidité maladive et au physique guère inspirant. Pourra-t-elle, même à 30 ans, se marier, avoir de nombreux enfants et les nourrir jusqu'à la fin de ses jours?

Cette brûlante question trouve en partie sa réponse dans *My Big Fat Greek Wedding*, de Joel Zwick, inspiré d'un *one woman show* de Nia Vardalos. La comédienne a poursuivi le travail d'écriture en remaniant pour le grand écran cette histoire inspirée en grande partie de la sienne, puisant dans ses souvenirs d'enfance, les outrances de sa propre famille et la lourdeur des traditions, comme l'interdiction des mariages mixtes: épouser un homme qui n'est pas d'origine grecque constituerait un crime de lèse-majesté.

C'est le tabou qu'une Toula totalement transformée ose défier, ayant pu quitter son emploi au restaurant familial, le célèbre, du moins à Chicago, *Dancing Zorba* (!), pour étudier en informatique et trouver enfin une fière assurance. Elle s'amourache du charmant Ian Miller (John Corbett), se définissant comme plutôt ennuyeux, pas Grec pour deux sous, professeur consciencieux et végétarien convaincu. Cette liaison, dangereuse aux yeux des parents de Toula, Gus (Michael Constantine) et Maria (Lainie Kazan), prend les proportions d'une affaire d'Etat et provoque un véritable choc des cultures pour les deux familles, dont le contraste est à tout le moins saisissant.



ARCHIVES LE DEVOIR

My Big Fat Greek Wedding dégage un léger parfum de déjà vu.

On ne réinvente pas tous les jours la recette de la comédie romantique et *My Big Fat Greek Wedding* dégage un léger parfum de déjà vu, ou les ombres de *Muriel's Wedding*, *Moonstruck* et autres *Educating Rita* viennent tour à tour se profiler. La description de la typique famille immigrante accrochée à ses rituels n'est jamais exempte de clichés, que le film s'applique à tourner en dérision, sans pour autant ménager l'ennui qui suinte du côté des Miller, Américains bon chic bon genre de la respectable société de Chicago.

L'univers de Nia Vardalos donne l'impression que le féminisme a totalement raté sa mission d'évangélisation, tant l'obsession du mariage et la définition très stricte des rôles sexuels ne semblent jamais remises en question. Dans le contexte, on ne s'étonne pas d'entendre Maria dire à sa fille, la veille de son mariage: «Don't forget greek woman is lamb in the kitchen and tiger in the bedroom». Melina Mercouri doit se retourner dans sa tombe...

Cette avalanche de lieux communs (la grand-mère toujours en noir, ne parlant pas anglais et s'imaginant que les Turcs vont débarquer à tout moment pour continuer la guerre; le père capable de trouver une racine grecque dans tous les mots, même japonais!) se voit souvent contenue par la candeur et le magnétisme de Nia Vardalos, qui observe et décrit ce petit monde avec autant de chaleur que de cynisme. Elle ne manque pas d'épingler le caractère parfois réactionnaire de cette communauté, mais elle souligne aussi avec force son exubérance et sa générosité.

Réalisé proprement mais sans imagination par un vieux routier de la télévision (Zwick a signé des dizaines d'épisodes de séries telles *Happy Days*, *Mork & Mindy*, *Full House*, etc.), *My Big Fat Greek Wedding* se déroule comme le plus extravagant des mariages. On s'y pointe par obligation et avec un peu de bonne volonté, on finit par s'y amuser.

COMPÉTITION OFFICIELLE CANNES 2001

LA CHAMBRE DES OFFICIERS

«Un film fort et émouvant.» - Voir

«... un beau film.» - Ici

«... un grand film...» - Le Devoir

UN FILM DE FRANÇOIS DUPUYRON

LES CARACTÈRES: BENOÎT FODDOR, GREGOIRE FRANGÉ, ARISTO AZAV, ANDRÉ DESNOUËRE, JOSHUA RENAUD, KRISTINA ZHUKA, OLYMPIA

13 À L'AFFICHE! SON DIGITAL

CHIFFRE EN COULEUR: 1000000

BOUCHERVILLE PARISISN

JOURNAL DE QUÉBEC ÉCOUS-VÉGETÉS

UN AUTRE GRAND FILM SIGNÉ COSTA-GAVRAS!

JOURNAL DE MONTREAL

Claude Berri présente

AMEN.

Un film de Costa-Gavras

Ulrich Tukur Mathieu Kassovitz

www.amen-lefilm.com

13 À L'AFFICHE! SON DIGITAL

PARISISN BROSSARD GRABBY

CÉSARS 2002

MEILLEURE ACTRICE - Emmanuelle Devos

MEILLEUR SCÉNARIO ORIGINAL

MEILLEUR SON

Sur mes lèvres

un film de Jacques AUDIARD

un scénario de Jacques AUDIARD et Tonino BENACQUISTA

avec Vincent CASSEL et Emmanuelle DEVOS

www.christalfilms.com

13 À L'AFFICHE! EX-CENTRIS 514.847.2206

MÉGA-PLEX GIZZO PONT-VIAU 16 SON DIGITAL

Cahier spécial

50 ANS

DE TÉLÉVISION À RADIO-CANADA

samedi 7

septembre

Tombée publicitaire le 23 août

LE DEVOIR

Culture

VITRINE DU DISQUE

Du cinéma qu'on écoute

MUSIQUE DE FILMS

LOUIS MALLE:
MUSIQUES ORIGINALES
ET DIALOGUES

Coll. «Le cinéma ça s'écoute»
Travelling/Naïve

JACQUES TATI:
MUSIQUES ORIGINALES
ET DIALOGUES

Coll. «Le cinéma ça s'écoute»
Travelling/Naïve

JEAN RENOIR:
MUSIQUES ORIGINALES
ET DIALOGUES

Coll. «Le cinéma ça s'écoute»
Travelling/Naïve



low-fi par l'imagination en Technicolor que ces étonnantes plaquettes s'adressent.

A ceux-là, il n'apparaît pas du tout étrange que ces dialogues et ces musiques de films soient donnés séparément, sans les 24 images par seconde. Que l'on se souvienne ou non des scènes échantillonnées, que les musiques fassent ou non resurgir des moments forts, le plaisir de l'écoute est non seulement possible mais tout naturellement induit. Les «digests» des films les plus célèbres de chaque réalisateur (quatre «résumés sonores» des longs métrages de chacun par disque) cessent d'accompagner les images et deviennent en soi de fascinants collages de mots et de sons. Jusqu'à l'absurde. A certains moments, les dialogues s'immiscent entre les musiques comme autant d'interventions d'un disc-jockey halluciné ayant avalé de travers une anthologie du cinéma français et ne pouvant s'empêcher d'en réjouir des p'tits bouts.

C'est dans le lecteur compact de l'auto ou alors dans le discman du marcheur que ces disques seront utilisés au mieux. Les dialogues s'apparentent ainsi à des épisodes de radioman, et les musiques aux trames de vos propres pérégrinations. Vous deviendrez Zazie, avec ou sans métré. Ou serez le Monsieur Hulot de nouvelles vacances. Et vous apprécierez pour elles-mêmes ces musiques jusqu'alors fixées sur leur pellicule: le fulgurant jazz de Francis Lemarque tel qu'entendu d'abord dans *Playtime*, le romantisme des mélodies de Joseph Kosma débordant du contexte initial d'*Une partie de campagne* (1936) et toutes ces ambiances si brillamment orchestrées par les Jean Wiener, Henri Château, Florenzo Carpi et autres Jean Yatove. Souhaitons à cette collection

belle et bien faite (les boîtiers «digipaks» sont d'exquise facture) le succès qui justifiera une suite: le collègue Martin Bilodeau veut absolument les musiques des films de Claude Chabrol dans son lecteur à lui. J'aimerais bien, moi, trouver là les airs jazzy-cool d'un Alain Goraguer: j'ai besoin de bandes sonores pour accompagner mes voyages, pour ne pas dire mes travellings.

Sylvain Cormier

FOLK

**LIVE FROM NEW YORK
CITY, 1967**

Simon & Garfunkel
Columbia/Legacy (Sony)

Sacrée trouvaille que cet enregistrement. Simon & Garfunkel au Philharmonic Hall du Lincoln Center le 22 janvier 1967. Dix-neuf titres parfaitement captés. Le duo à sa meilleure époque, celle de l'album *Parsley, Sage, Rosemary and Thyme*, très exactement au confluent de la scène folk new-yorkaise et de la pop beatlesque du milieu des années 60. Une guitare, deux voix qui remplissent l'espace. Ce n'est pas rien. Pensez que, de Simon & Garfunkel en spectacle (j'exclus l'album de leurs retrouvailles des années 80 à Central Park), on avait seulement ceci: deux ou trois performances curieusement incluses sur leur premier *Greatest Hits* (au temps du vinyle), leur courte prestation au festival pop de Monterey (sur le coffret de l'événement, aujourd'hui introuvable) et quelques titres disséminés à l'intérieur du boîtier *Old Friends* de 1997.

Comme quoi, bootlegs exceptés, on n'avait pour évoquer les spectacles des compères à leur apogée que les témoins. Rares. Encore plus rares chez nous

qu'ailleurs. À Montréal, le duo se produisit une seule fois, à l'Expo-théâtre de Terre des Hommes, dans le cadre de la programmation pop de l'Exposition universelle de l'été 1967. A quoi ressemblait cette soirée? Maintenant, à six mois près, on sait. Un bonheur. Cela s'entend sur *Live From New York City 1967*: Paul Simon et Art Garfunkel ne donnaient leur véritable mesure que sur scène. Simon jouait cent fois mieux qu'en studio parce qu'il n'y avait rien autour et qu'il devait meubler, imbriquant pickings et accords avec une liberté jamais retrouvée. Et les entrelacs d'harmonies touchaient au ciel: Garfunkel, surtout, s'autorisait des variations infiniment subtiles, qui bénéficiaient de l'écho naturel de la salle.

The Dangling Conversation, A Poem On The Underground Wall, I Am A Rock, A Most Peculiar Man, Leaves That Are Green, Homeward Bound, ainsi dénudées de leur orchestration pop, sont révélées dans leur richesse intrinsèque, véritable puits sans fond de beauté pure. Voilà l'état idéal de ces chansons, comprend-on. Voilà le corpus de Simon & Garfunkel tel qu'il aurait pu exister si ces versions avaient été jugées définitives. Seule *A Hazy Shade Of Winter* pâtit un brin du traitement acoustique: cette chanson-là était faite pour l'instrumentation électrique, au contraire des autres, et préfigurait l'album *Bookends* de 1968.

Ce spectacle offre aussi quelques-unes des merveilles aujourd'hui négligées de la période *protest songs* du tandem, vibrantes *A Church Is Burning* et *He Was My Brother*, ainsi que les numéros de bravoure oubliés de leur spectacle: l'instrumentale *Anji*, le chant *a cappella Benedictus*. Loin de fixer les chansons dans les années 60, ce spectacle les libère, les

inscrit sur la liste des œuvres sans âge, bonnes à écouter des siècles et des siècles après la mort du dernier baby-boomer. Imaginez une pleine soirée d'instant d'éternité: Simon & Garfunkel au Lincoln Center le 22 janvier 1967, c'était ça.

S. C.

CONTEMPORAIN

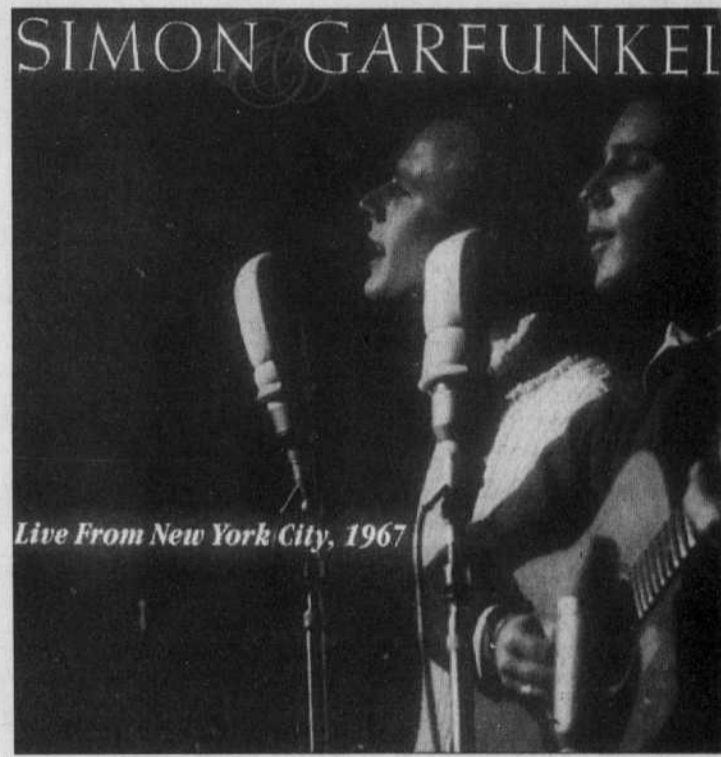
**IAO: MUSIC
IN SACRED LIGHT
FILMWORKS XI:
UNDER THE WING**

John Zorn
(Tzadik)

Personne ne fait les choses comme John Zorn. De l'improvisation à la composition, ce créateur new-yorkais cherche toujours à approfondir un univers musical qui ne se limite pas seulement au jazz contemporain. Inclassable, le saxophoniste aime surprendre et choquer. Deux nouvelles parutions sur Tzadik montrent différentes facettes de cette légende vivante de l'avant-garde américaine. Avec ses références à la kabbale et à l'alchimie, *IAO: Music In Sacred Light* est une longue pièce en sept

mouvements qui se veut aussi un hommage au disciple du mal Aleister Crowley de même qu'au cinéaste Kenneth Anger. Loin d'être horrifiante, cette musique se rapproche davantage d'une forme de recueillement où l'aspect symbolique joue un rôle fondamental. De l'ambient à la percussion tribale, chaque extrait propose une forme de méditation sur le rituel magique. On retiendra, plus particulièrement, la superbe *Lucifer Rising* avec Jennifer Charles accompagnée d'une chorale féminine sous influence. Dans une tout autre perspective, le onzième volume des musiques de films de John Zorn met en vedette le Masada String Trio. Les virtuoses Mark Feldman, Erik Friedlander et Greg Cohen se rencontrent dans ces compositions pour cordes où le lyrisme fait preuve d'une grande teneur spirituelle. Ces morceaux ont été écrits pour un documentaire d'Aviva Slesin sur le destin d'enfants juifs sauvés de la tragédie d'Auschwitz. Encore une fois, Zorn s'inspire de l'expérience magistrale de Bar Kokhba. Impressionnant n'est pas le mot.

David Cantin



JAZZ

Prendre le maquis

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

L'histoire d'aujourd'hui débute avec cet article composé par un journaliste du *Boston Globe*. Le sujet? L'état du jazz. Après les recherches et entrevues d'usage, l'auteur du papier en question, Fred Kaplan, constate et souligne que le jazz est dans un «pôvre» état. Grosso modo, tout se résume à ceci: sa part de marché avoisine un maigre 3 %.

Toujours est-il que l'article en question ayant été repris par d'autres quotidiens, notamment le *National Post*, il a suscité une polémique. On pense, entre autres choses, à la chronique que John MacLachlan Gray a consacrée à ce sujet dans le *Globe and Mail*. Les deux positions sont également intéressantes. Celle de Kaplan parce qu'elle s'avère un constat, parce qu'elle est le reflet d'une réalité. Celle de Gray parce qu'elle met en lumière ces valeurs qui font la singularité du jazz.

Le malaise, le mot est faible, qui agite le corps du jazz trouve son origine dans la masse de rééditions distribuées, la peur des producteurs des grandes étiquettes, le peu d'intérêt des radios, qui toutes, soit dit en passant, diffusent la même chose avec la crasse bénédiction du CRTC, et les fermetures de leurs divisions jazz décidées par des conglomerats culturels.

Au cours de la dernière année, Columbia, Atlantic, Universal, BMG ont arrêté la production de nouveaux albums ou ont réduit le nombre d'artistes à... une peau de chagrin. Ainsi, un gros vendeur comme Wynton Marsalis, qui depuis vingt ans était sous contrat avec Columbia/Sony, est passé à la trappe lorsque cette dernière imprima un gros FIN à l'étage où travaillait le personnel affecté à la chose jazz-blues. Impulse!, étiquette historique depuis que John Coltrane y enregistra ses chefs-d'œuvre, a signifié à un bon nombre de ses artistes qu'il n'était plus question de miser un sou sur eux. Idem avec Atlantic, Blue Note, Verve.

Ce phénomène, c'est à souligner, est le fait des grands conglomerats. Pourquoi cela? Parce qu'au sein de ces énormes entreprises, les coûts afférents à la promotion et à la mise en marché d'un album sont plus élevés qu'au sein d'entreprises petites ou moyennes. En fait, au sein des Time War-

ner de ce monde, la vision strictement comptable a une telle force que les patrons voudraient que le rendement par dollar investi dans la promotion d'une production de jazz équivaille à celui obtenu dans le rock.

Le syndrome du mouton de Panurge

Cela étant, on constate que, à l'instar de toutes les autres industries, celle de la culture n'échappe pas au syndrome dit du mouton de Panurge. On s'explique. Actuellement, l'artiste de jazz qui vend le plus d'albums est Diana Krall. Et alors? Les compagnies concurrentes de celle qui produit la chanteuse concentrent leur énergie à l'identification et à la mise en marché des chanteuses qui seront, espérent-ils, la prochaine Diana. Résultat net: une foule d'artistes encombrant le même et seul secteur, abandonnant les autres aux petits labels. En langue économique, on dirait que CBS, Verve et consorts se cannibalisent.

Il y a également l'usage quelque peu abusif de la réédition. Dans l'article du *Boston Globe*, on relève un fait troublant. Selon les confidences recueillies auprès du pianiste Andrew Hill, plusieurs artistes de sa trempe ont constaté ceci: les ventes de rééditions d'albums enregistrés il y a trente ans de cela sont plus élevées maintenant que lors de leur première publication. Bizarre!

Si l'on s'en tient strictement à ce qui se passe au sein des grosses entreprises, on ne peut que conclure qu'effectivement le jazz est dans un pitoyable état. Ce n'est heureusement pas tout à fait le cas. Depuis plusieurs années, le centre de gravité de ce genre musical s'est déplacé. Plus exactement, il est retourné là où historiquement il a toujours été. À savoir, aux marges du *mainstream*.

En fait, le jazz fidèle à l'esprit du jazz, à cet esprit ciselé par Mingus, Miles Davis, Monk, Lester Bowie et consorts, est aujourd'hui défendu par des labels tels que Tzadik aux États-Unis, Agapes et Label Bleu en France, ou encore Ambiances Magnétiques chez nous. Les musiciens sous contrat avec ces étiquettes ont ceci en commun avec les grands ancêtres: «Le jazz est en conflit fondamental avec la culture de la peur». Ces mots, on les a empruntés à J. M. Gray. Ils sont plus que justes.



SOURCE FESTIVAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Un gros vendeur comme Wynton Marsalis, qui depuis vingt ans était sous contrat avec Columbia/Sony, est passé à la trappe.

Cahier
spécial



Rentrée

culturelle

samedi
Publié le
24
août

LE DEVOIR

Culture

Quand Prague menace de se noyer

Il y a dix ans, presque jour pour jour, j'arpentais les rues de Prague sur les traces de Kafka et relisais *Le Procès* en me laissant envahir par l'aura fantomatique des labyrinthes et des palais. Une ville peut être hantée sans qu'on sache très bien par qui ou par quoi. Son atmosphère vous oppresse et vous séduit tout à la fois. Ça tient à son passé, à ses émanations, à son charme, aux écrivains qui l'ont réinventée, à l'harmonie et à la couleur de ses murs.

En 1992, le régime communiste n'était pas tombé depuis bien des lustres, mais l'ère nouvelle avait eu le temps de semer une désillusion dans le regard des Tchèques. La libération par le capitalisme s'était révélée moins brillante que prévu. Les Praguais n'avaient pas le cœur à rire. Leurs pas lourds, leur humeur sombre contrastaient avec les ors et les fresques de l'environnement. Les écrivains rencontrés avouaient difficilement l'après-communisme, ne sachant trop où l'avenir les mènerait, inquiets et désenchantés.

On dit que les Praguais gardent un fond mélancolique dans le bonheur comme dans le malheur. Je sentais leur tristesse se marier au cadre, à l'ahurissant décor de cette ville de sortilèges, apparemment créée par un artiste neurasthénique, grand collectionneur de clochers, de cafés voûtés, de cimetières juifs aux pierres tombales de guingois. C'est pour cette cité muse que Mozart composa son *Don Juan*, que Kafka enfanta un univers de métamorphoses et d'absurdité, que les marionnettistes modernes créent un théâtre d'illusion.

Pataugeant dans le smog montréalais cette semaine, regardant au téléjournal les images de Prague au bord de l'inondation, mon cœur s'est serré à la vue de cette ville encerclée par les eaux tant elle est à mes yeux la plus magique du monde.

Voilà donc que la Vltava, la rivière des cygnes, sortait de son lit, que le vieux quartier historique se vidait de sa population sinistrée, que le gothique et mythique pont Charles affrontait les assauts aquatiques. C'est qu'il n'est plus très jeune, le pont Charles. Six cents ans ou presque, déjà endommagé par la gran-



Odile Tremblay

de crue de 1890, son flanc rongé une fois de plus par des flots déchaînés. Et les synagogues abimées dans le vieux quartier juif. De quoi nous interroger sur nos responsabilités comme pollueurs dans la révolte des eaux et du climat dont les plus beaux monuments deviennent les otages.

Regarder cette fleur du patrimoine de l'humanité au bord de la noyade était une désolation. Et un avertissement. Mais les avertissements sont des emmerdeurs. On les écarte comme des mouches. On se dit que la ville mystère a survécu jusqu'ici à certain printemps d'invasion et à plusieurs hivers, au régime communiste (qui éventra le centre historique de Bratislava mais n'osa profaner le vieux Prague), à la horde sauvage des touristes. Et pourquoi la belle capitale tchèque se laisserait-elle soudain intimider vraiment par cette montée indue des eaux? On rationalise. On tergiverse.

Selon la légende, si les aiguilles de l'horloge astronomique sur le beffroi de l'hôtel de ville devaient s'arrêter, ce serait signe d'un malheur imminent. Prague rend superstitieux. On se dit que les aiguilles continueront à tourner, que les automates surgissant de cette horloge à toutes les heures: la mort, le Turc, les apôtres et les autres, feront encore longtemps leur petit tour de piste pour les flashs des touristes. Que Prague ne sortira pas trop amochée de son séjour parmi les flots. Et si c'était notre faute? La question revient. On la chasse de nouveau comme inopportune. Coupables, nous?

Ailleurs aussi, des trésors, des monuments sont menacés par les crues, en Allemagne, à Dresde, où l'opéra Semper a pris la flotte, dans la vieille Autriche également. L'UNESCO a beau classer et prétendre protéger les sites exceptionnels de ce monde, que faire pour eux quand la nature en furie s'ingénie à les défigurer? Que faire sinon cesser de gaspiller sans réfléchir? Et s'il était trop tard?

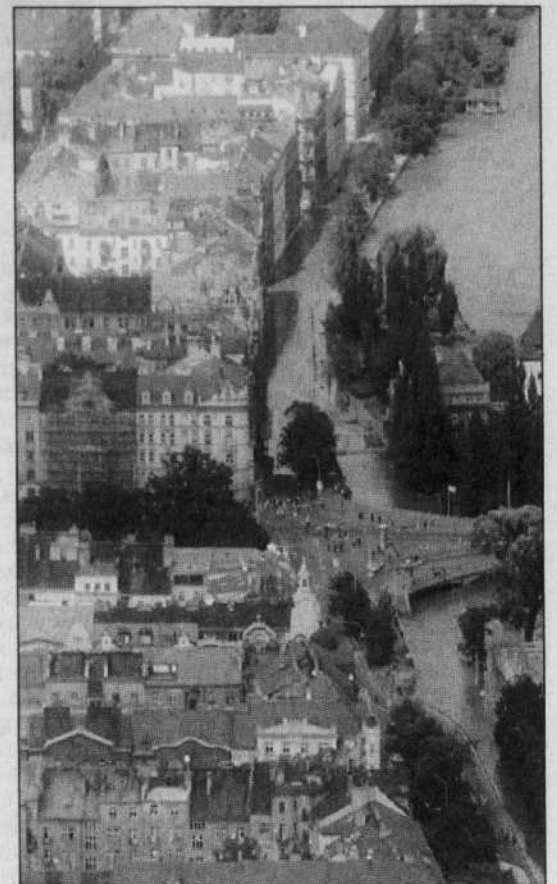
Alors cette semaine, même après que les eaux eurent un peu décliné, en proie à un affreux sentiment d'impuissance et faute de prendre le crachoir (comme j'aurais dû le faire) pour dénoncer l'Amérique réfractaire aux accords de Kyoto et notre propre égoïsme profilé derrière, j'ai levé comme j'ai pu mon chapeau à ma ville préférée en danger. Je me suis plongée dans *Praga Magica*, le merveilleux livre d'Angelo Ripellino, un Italien fou de la capitale tchèque (publié en français chez Plon). Sa prose évoque la perle baroque de la Bohême avec des accents de poète enflammé: «Sa beauté est trouble et mélancolique comme une comète, comme une impression de feu, serpentine et surnoise comme dans les anamorphoses des maniéristes, environnée d'un halo de deuil et de ruine, marquée d'une grimace d'éternelle désillusion», écrivait-il.

Mais oui, les poètes du futur pourront encore chanter la splendeur intacte de Prague, ai-je voulu penser. Florence n'a-t-elle pas survécu au cours des années 60 à une effroyable inondation tout en demeurant Florence? Mais le doute s'est repointé le nez.

Et si les gaz à effet de serre étaient les grands responsables des images d'une Prague travestie en Venise... Oui, les catastrophes naturelles existaient avant que l'homme ne soit venu bousiller la planète avec sa pollution puante. Non, elles ne se multipliaient pas ainsi en enfilade sous toutes latitudes autrefois. Autant affronter la vérité: si l'être humain est pour quelque chose dans ce désastre (et il semble qu'il le soit), si les inondations à Prague, dans d'autres villes-musées et dans tant de pays du Tiers-Monde ravagés sont en partie causées par notre vandalisme atmosphérique de surconsomma-

teurs écervelés, qu'est-ce qu'on attend au juste pour changer de mode de vie, nous les misérables saboteurs des beautés de ce monde!

otremblay@ledevoir.ca



La Vltava, la rivière des cygnes, est sortie de son lit, inondant le centre historique de Prague.

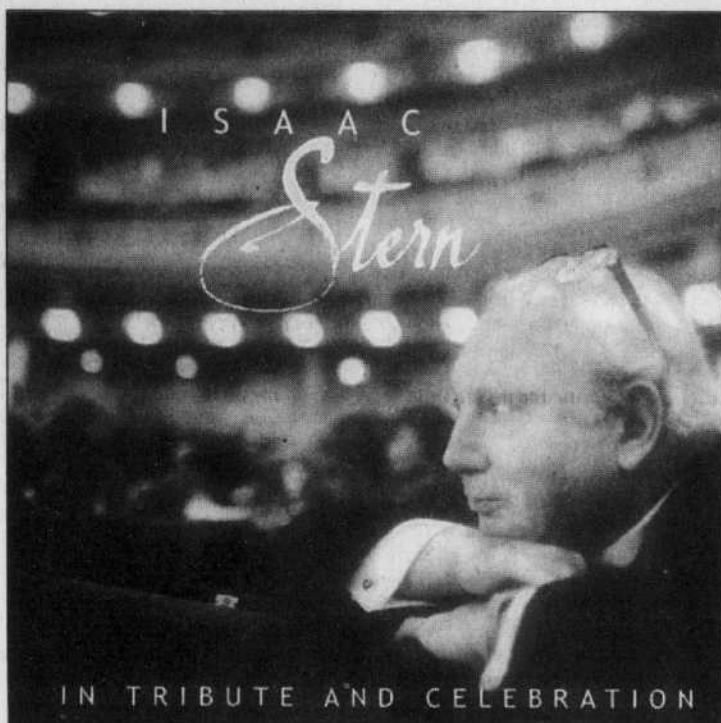
DISQUES CLASSIQUES

Un artiste immense

FRANÇOIS TOUSIGNANT

ISAAC STERN - IN TRIBUTE AND CELEBRATION

W. A. Mozart: Sonates pour piano et violon K. 301, 306, 378, 379 (Isaac Stern, violon; Yefim Bronfman, piano). F. Schubert: Trio pour piano en si bémol majeur op. 99, D. 898 (Isaac Stern, violon; Leonard Rose, violoncelle; Eugene Istomin, piano). J. Brahms: Quintette à cordes n° 2 en sol majeur, op. 111 (Isaac Stern, Cho-Liang Lin, violon; Michael Tree, alto; Jaime Laredo, Yo-Yo Ma, violoncelle). J. S. Bach: Partita pour violon seul n° 1 en si mineur, BWV 1002 (Isaac Stern, violon). Album double Sony Classical SK 89936-2.



Pour ne pas oublier qu'un artiste immense est mort récemment, la maison Sony Classical propose cet album double où l'on peut entendre le violoniste Isaac Stern à son meilleur. L'édition est de taille. Dans un monde où les producteurs de disques aiment faire des économies en rééditant de vieux titres ou en sortant des archives parfois un peu n'importe quoi, l'intelligence artistique règne ici.

Il y a d'abord les nombreux symboles. À la fin de sa vie, sous l'influence de ses jeunes amis, Yo-Yo Ma et Emmanuel Ax en tête, Stern a redécouvert une certaine musique de chambre, s'est mis, avec toute son expérience, à refaire les choses d'une

autre manière. On reçoit donc avec presque stupéfaction les sonates de Mozart qui n'avaient encore jamais été éditées sous forme de disque, telle que rendues avec un autre artiste qu'il aimait, Yefim Bronfman.

Mieux encore: cette première qu'est la publication du Quintette op. 111 de Brahms. Cette œuvre était, pour Brahms, son testament: il voulait arrêter de composer, ne se sentant plus à la hauteur. (L'histoire et les rencontres firent qu'il en fut autrement, mais la réalité demeure.) Et, dans cet hommage, entendre cette musique ainsi interprétée, teintée du contexte du souvenir,

procure une curieuse émotion, toute teintée de subjectivité.

Il y a aussi la reprise du premier trio de Schubert, une œuvre de la fin de la vie du compositeur, faite avec des complices de longue date. À dire vrai, on peut aimer ou non Isaac Stern, mais le trio qu'il a formé avec Eugene Istomin et Leonard Rose reste mythique pour bien des mélomanes. À réentendre cela, on comprend facilement pourquoi!

Arrive ensuite, pour clore le symbole, la désolation. Façon de parler seulement quand on entend la première *Partita pour violon seul* de Bach. Le projet ini-

tial de Stern était d'en faire l'intégrale, lui qui, souvent jugé frivole, s'était mis à s'intéresser à ce répertoire exigeant à un âge où les violonistes l'abandonnent tant il est techniquement et intellectuellement impérial et laisse l'interprète sans aucun filet.

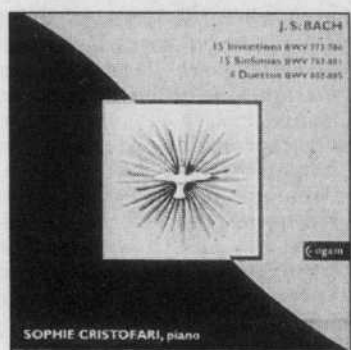
Pour les musiciens, ce si mineur reste toujours la tonalité de la mort, celle de la fin. Et je suis persuadé que les producteurs n'ont pas mis cette suite en fin d'enregistrement pour rien. Fera les liens qui veut, comprendra qui voudra s'y investir. Chose certaine, nous sommes ici devant le grand art et, une fois n'est pas coutume, si l'enthousiasme peut parfois manquer, le respect, lui, abonde.

BACH - CRISTOFARI

J. S. Bach: 15 Inventions à deux voix, BWV 772-786; 15 Sinfonias à trois voix, BWV 787-801; 4 Duos, BWV 802-805. Sophie Cristofari, piano. Ogam 488001-2.

Quand on pense au nom de l'inventeur du piano, Bartolomeo Cristofari, on sourit un peu en lisant le nom de cette pianiste, Sophie Cristofari, qui semble avoir un nom prédestiné. Voilà pour les facettes et passions maintenant aux choses sérieuses.

Certains d'entre vous ont certainement l'heur d'avoir des enfants et de leur faire prendre des cours de musique, voire de piano. Peut-être même avez-vous vous-même tripoté de cet instrument. Donc, corollaire absolu, vous avez dû jouer — comme vos rejetons en ce moment — quelques-uns de ces petits bijoux



du répertoire qu'on n'entend jamais au concert.

L'exercice avoué de Bach en écrivant ces *Inventionen* et *Sinfonias*, comme pour les *Duos* qui suivent et que généralement on réserve aux organistes, était de provoquer à la fois le développement technique des débutants et de susciter l'intérêt pour la composition — à l'époque, le plus souvent, le jeu d'un instrument allait de pair avec l'écriture.

Les grands interprètes ne donnent pas souvent ce répertoire, ni ne l'enregistrent. Vos petits se demandent, à juste titre, si cela est donc de la «bonne» musique. Faites-leur écouter cet enregistrement. Mieux, écoutez-le vous aussi avec attention.

Sophie Cristofari, à l'instar d'Angela Hewitt, ne dédaigne pas de rendre public son amour

pour ces petites perles, histoire d'en montrer la grandeur et, par écho, de faire la démonstration que cette musique pour «débutants» est d'abord et avant tout de la magnifique musique. L'imagination de Bach, sa manière de trouver des solutions à toutes sortes de problèmes de contrepoint, bref l'inspiration et la science mises au service de l'apprentissage font ici merveille.

La pianiste s'avère vraiment exceptionnelle. Les maniaques vont adorer son toucher clair, son détaché qui illumine la polyphonie. Les amateurs vont se délecter de sa manière de faire chanter les mélodies. Les apprentis qui ont à travailler ces morceaux, tout comme ceux qui s'y sont déjà frottés, vont oublier toutes leurs frustrations d'heures d'exercices en découvrant comment ses petites pièces (petites parce qu'elles sont courtes) sont d'une beauté dont on ne se lasse pas.

Alors, pour stimuler ceux qui les travaillent, leur donner un modèle irréprochable et, surtout, pour se remémorer que, quoi qu'on en dise, la pédagogie peut se montrer sous un jour artistiquement stimulant, entendre ce disque procure des plaisirs qui, assurément, sont à la hauteur des visées du génie qui les a notés.

DISQUES VARIÉTÉS

Mieux que Nashville

COUNTRY

BLACKLISTED

Neko Case (Bloodshot)

Lorsqu'elle ne joue pas avec The New Pornographers, les Corn Sisters ou Oh Susanna, Neko Case pratique un country absolument renversant. Sur *Blacklisted*, cette jeune fille de la Virginie suit les traces des légendaires Emmylou Harris et Lucinda Williams. Encore plus pertinent que *Furnace Room Lullaby*, ce troisième album solo s'imprègne d'une noirceur qui met à l'épreuve une détresse aussi profonde que spirituelle. Pas question ici de séduire quiconque, la chanteuse s'enracine plutôt corps et âme dans un univers assez ténébreux. Avec l'aide des musiciens de Calexico, Giant Sand ou encore l'énigmatique canadienne Mary Margaret O'Hara, Case s'abandonne pour mieux revivre sa tristesse, ses déceptions, ainsi que ses craintes. De plus, elle s'en tient toujours à l'essentiel. Il serait inutile de trop vouloir en mettre,

puisqu'elle se concentre sur une émotion brute et complexe. De *Things That Scare Me* jusqu'à la toute dernière note de *Ghost Wiring*, le dépouillement musical aide à rehausser une inspiration qui puise à même les racines du blues comme du folk le plus primitif. *Blacklisted* a tout d'une œuvre qui restera longtemps en mémoire. Comme quoi la vraie country (pas celle de l'industrie aberrante de Nashville) ne se démodera jamais.

David Cantin

ROCK

REMISSION

Mastodon (Relapse)

Mastodon est une bête furieuse. Il s'agit, en fait, d'un quatuor complètement déchaîné qui combine un rock aussi lourd que tenace d'un bout à l'autre de *Remission*. Pourquoi donc s'intéresser à une musique aussi brutale, dense et féroce? Parce que peu de formations sont capables de résultats de cette tenue. Sur ce premier album, les lignes mé-

lodiques se multiplient à un rythme étourdissant. Chacune des onze pièces tente ainsi de mettre en valeur une écriture musicale où la virtuosité va dans tous les sens. Jamais linéaire, ce rock emprunte au hardcore une énergie créatrice vraiment dingue. Depuis le mémorable *Calculating Infinity* du Dillinger Escape Plan, on a rarement entendu quelque chose d'aussi fort dans le genre. Il faut toutefois préciser que ce disque ne plaira pas à toutes les oreilles. Certains diront que la chose est beaucoup trop extrême. Néanmoins, l'exécution de même que la qualité de cette musique puissante ne fait aucun doute. On adore ou on déteste, point à la ligne.

D. C.

COMPILATION

WEISS.MIX

Ellen Allien (BPitch Control)

Patronne de l'étiquette berlinoise BPitch Control, Ellen Allien présente sur son Weiss Mix

une compilation de ses pièces favorites du moment. L'exercice paraît banal à première vue, sauf que le résultat séduit pour différentes raisons. De la nouvelle techno à la house minimale, en passant par le glitch-funk, les morceaux s'enchaînent avec beaucoup de subtilité. Il faut être un très bon DJ pour savoir ce qui fonctionne sur un disque de la sorte. Heureusement, le flair très pointu de la demoiselle l'amène à choisir des titres de Squarepusher (l'excellent single *My Red Hot Car*), de Phonica, d'Electric Company ou encore du Montréalais Akufen. Plutôt que de se restreindre à une seule catégorie de musique électronique, Allien cherche constamment à défier l'auditeur. Ses choix vont donc du morceau très mélodique à l'extrait beaucoup plus expérimental. Il y a ainsi un besoin de toujours faire bouger sans prendre celui qui écoute pour un idiot: convaincant comme expérience. D'ailleurs, on aimerait bien fréquenter les clubs où Ellen Allien s'exécute.

D. C.

L'ÉTÉ 2002 AU DOMAINE Forget

Tous les concerts commencent à 20 h 30

St-Irénée, Charlevoix

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET
22 JUIN AU 25 AOÛT 2002

Mercredi 21 août 19h00 à 18h00 : gratuit / 20h00 à 23h00 : 25\$

Marathon de musique de chambre
Anthony Marwood, violon, Ian Swensen, violon, Steven Dann, alto, Douglas McNabney, alto, Paul Wartkins, violoncelle, Kenneth Slowik, violoncelle, Kyoko Hashimoto, piano
Le délire de la musique de chambre, un marathon devenu tradition.

Vendredi 23 août 25\$

Naida Cole, piano
Une pianiste remarquable!

Samedi 24 août 32\$

Smithsonian Chamber Music Society et Santa Fe Pro Musica Solistes:
Christine Brandes, soprano, Susan Platts, mezzo-soprano
Des chefs-d'œuvre orchestraux transcrits par Arnold Schoenberg.

LES RENCONTRES DE MUSIQUE NOUVELLE EN CHARLEVOIX - 20\$

Mercredi 28 août Trio Fibonacci
Jeu 29 août Le Nouvel Ensemble Moderne et les stagiaires
Vendredi 30 août Le Nouvel Ensemble Moderne
Samedi 31 août Bellows and Brass : Alain Trudel, trombone, Joseph Petric, accordéon, Guy Few, trompette et piano

LES BRUNCHES - MUSIQUE
TOUS LES DIMANCHES DE 11H À 14H

18 août Kibouche
Sylvain Rodrigue et Simon Drouin, harmonicas

25 août «Au cœur des chansons»
Marie-Andrée Paré, soprano et Jeannot Turcotte, piano

BILLETTERIE
(418) 452-3535 ou 1-888-336-7438

ADMISSION :
• Adultes : 25 \$ ou 32 \$ (taxes incluses)
• Aînés (60 ans et plus) : 23 \$
• Étudiants : 16 \$ (taxes incluses)
• Enfants jusqu'à 12 ans : gratuit

ABONNEMENT
10 billets de concert au choix dans la programmation régulière du festival pour seulement 210 \$ taxes incluses, et bien plus encore.

Forfaits HÉBERGEMENT-CONCERT disponibles
Visitez notre site
www.domaineforget.com